

LYCÉENS ET APPRENTIS AU CINÉMA EN ILE-DE-FRANCE
STAGE DE FORMATION
DESTINÉ AUX ENSEIGNANTS DE L'ACADEMIE DE PARIS
ET AUX FORMATEURS DE CFA PARISIENS

Cinéma LE BALZAC – 1 rue Balzac – 75008 Paris
(Métro : Georges V ou CDG Etoile)

Lundi 10, mardi 11 et mercredi 12 octobre 2011

ETUDE DES 5 FILMS DE LA PROGRAMMATION 2011/2012

Lundi 10 octobre 2011

8h00 : Accueil des participants et émargement

(Attention : l'émargement se fera exclusivement entre 8h00 et 8h30)

8h30 : Présentation et projection du film de Jacques Demy, LES DEMOISELLES DE ROCHEFORT

10h30-12h30 : Intervention de Charlotte Garson, « Les demoiselles de Rochefort : de la comédie musicale au réalisme mélancolique ».

« Placé dès les carnets préparatoires de Jacques Demy sous le signe de « la joie », *Les demoiselles de Rochefort*, film coloré, dansé et chanté, court le risque d'être vu aujourd'hui comme un film daté, enfermé dans les codes de la comédie musicale américaine classique, à qui il rend un vibrant hommage.

On étudiera d'abord tout ce qui fait la singularité de son artifice : la recreation d'un effet de studio en décors naturels, la danse intégrée à l'histoire (cours de Delphine, spectacle de la kermesse), le fait d'importer dans une ville de province française la « magie » hollywoodienne.

Dans un deuxième temps, un travail sur le découpage du film et sur l'écriture des chansons déterminera ce qui fait « tenir » les multiples chassés-croisés amoureux.

Enfin, il faudra se demander, images et sons à l'appui, si l'amour du spectacle, colonne vertébrale du récit comme des choix de mise en scène, ne va pas sans des recoins plus sombre, Les demoiselles : une mise en cause de la famille (le risque d'inceste, les enfants cachés), du couple (le crime passionnel, l'idéalisation mortifère), de la société (les militaires), et même de l'art (le galeriste cynique, la kermesse commerciale). Extraire, en somme, *les demoiselles de Rochefort* de son cocon prétendument kitsch. »

12h30-13h30 : Pause déjeuner

Coordination régionale

CIP – Cinémas Indépendants Parisiens

135, rue Saint-Martin – 75004 Paris – Tél : 01 44 61 85 53 – Fax : 01 42 71 12 19 – contact@cinep.org
en groupement solidaire avec l'ACRIF – Association des Cinémas de Recherche d'Ile-de-France

LYCEENS ET APPRENTIS AU CINEMA EN ILE-DE-FRANCE

13h30 : Présentation et projection du film de Jean-Pierre et Luc Dardenne, LE SILENCE DE LORNA

15h30-17h30 : Intervention de François Niney, « A son corps défendant ».

« A son corps défendant » : cette expression traduit bien la lutte vitale et morale de Lorna, tout au long du film des frères Dardenne. Exploités et offensés, tous les « héros », des Dardenne se voient en demeure de réaffirmer la vie, le sens de la vie, contre la survie (la soi-disant loi du chacun contre tous). Si Rosetta devait vaincre l'égoïsme pour découvrir, grâce à une main tendue, un espace commun habitable (un monde qui soit aussi le sien), Lorna, elle, découvre, contre son entourage et à son corps défendant, que le sens de la vie ne se trouve pas dans le profit qu'on peut tirer des autres mais dans la rencontre, fut-elle intempestive. C'est intempestivement, à son corps défendant (dans une scène renversante d'un seul tenant, en caméra portée à couper le souffle) qu'elle se donne à celui qu'elle était censée laisser mourir pour gagner sa vie, et ce faisant elle le sauve de la drogue et donne sens à sa vie (« j'ai besoin de te voir, ça m'aide à tenir »). Et cela s'appelle confiance (la valeur qu'a le plus contribué à ruiner, depuis trente ans, le néo-libéralisme). L'enfant de cette union fantasmé par Lorna, au delà du meurtre de son père putatif, est l'héritier de cette confiance, de cet espoir de pouvoir se fier à quelqu'un, espoir tenu (et tenu) qui seul peut donner sens à un monde humain. Et c'est dans la langue du père qu'elle parle à son « bébé ». Que cet enfant « n'existe pas » ne sera un argument que pour les sceptiques, les cyniques, les « réalistes » qui n'auront pas plus compris que Fabio « qu'est-ce qui lui prend à Lorna » ! On pense à la phrase que Walter Benjamin écrivit en d'autres temps sombres et sans abri : « C'est par ceux qui sont sans espoir que l'espoir nous est rendu ».

Un film physique, sans psychologie, sans champs/contrechamps, sans musique (excepté la sonate finale de Beethoven) : oserait-on dire un « movie » (pour reprendre la double connotation de « mouvement » et « émotion » que signale l'anglais) où la caméra portée des Dardenne saisit au corps à corps comment résiste et se renoue l'humain, toujours en passe de se perdre dans les logiques misérables et terrifiantes de la soumission.

Nous questionnerons le film là où la forme touche au fond :

- Pourquoi toujours filmer les « pauvres » ? En quoi les films des Dardenne sont-ils héritiers du néo-réalisme comme cinéma des « déplacés » ; en quoi notre époque redonne-t-elle malheureusement actualité à deux de ses thèmes centraux : l'exil et l'injustice faite aux enfants ?
- Qu'est-ce qui a poussé les frères Dardenne à filmer dans la continuité, en plans-séquences, contre le déterminisme du découpage et de la caméra « détachée » ?
- « Avec les acteurs, on ne parle jamais de psychologie mais des choses physiques ». Comme chez Bresson ou Pialat, dans *Le silence de Lorna* la psychologie est « dépsychologisée », elle ne passe pas par une improbable intériorité romanesque mais par les gestes, les conduites, les contraintes, les décisions, les mots par lesquels nous répondons (ou pas) de nous, des autres et aux autres. »

Mardi 11 octobre 2011

8h00 : Accueil des participants et émargement

(Attention : l'émargement se fera exclusivement entre 8h00 et 8h30)

8h30 : Présentation et projection du film de Sidney Lumet, A BOUT DE COURSE

10h30 – 12h30 : intervention de Stratis Vouyoucas, « Portrait de famille avec jeune homme ».

Sidney Lumet est surtout connu pour avoir porté un regard critique sur la société américaine dans les années 70 (avec des films comme *Serpico*, *Un après-midi de chien* ou *Network*). Ayant fait ses armes à la télévision, il reste en marge du Nouvel Hollywood et n'a jamais obtenu le statut de

LYCEENS ET APPRENTIS AU CINEMA EN ILE-DE-FRANCE

super-auteur de certains cinéastes de la décennie (exemplairement Scorsese, Coppola ou Cimino). Au contraire, il reste considéré comme un bon artisan hollywoodien, comme un petit maître. Pourtant, si son style est moins emphatique, sa patte moins visible, si sa mise en scène se met au service de ses sujets, Lumet n'en est pas moins un grand cinéaste, travaillé par certaines obsessions récurrentes. En témoigne ce film en apparence modeste, mais pourtant profondément émouvant et juste et même extrêmement ambitieux et complexe par les thèmes qu'il aborde. Un film servi par l'interprétation exceptionnelle d'un River Phoenix solaire et torturé, mélancolique et instable ; insaisissable.

A Bout de Course n'est pas un film policier, l'enjeu de la cavale y est très vite évacué au profit d'une intrigue plus secrète, plus intime. C'est bien sûr un film sur l'échec de la Contre-culture, sur l'enlèvement de la Révolution des sixties, d'où sa tonalité constamment mélancolique. Mais *A bout de course* traite surtout des questions à la fois ordinaires et douloureuses de l'adolescence (apprendre à grandir, tomber amoureux, couper les liens avec ses parents) dans un contexte extraordinaire où elles sont exacerbées.

Nous commencerons par voir à quel point *A Bout de Course* s'inscrit logiquement dans l'œuvre de Lumet, à travers l'œil toujours lucide qu'il porte sur la société américaine et ses institutions. Nous étudierons le fonctionnement d'un récit qui, s'il semble simple et linéaire, est en fait extrêmement subtil (les trajectoires de Danny et Lorna se croisent, la révolte adolescente peut s'y exprimer à travers la revendication d'une forme de conformisme, c'est un film sur l'adolescence, mais on est se demande qui des parents ou de leur fils est le plus adolescent, etc.) Puis nous analyserons, à travers quelques séquences choisies, comment la mise en scène de Lumet, en apparence transparente, se déploie de manière toujours extrêmement intelligente et signifiante. Enfin, nous retracerons en images la trajectoire d'un acteur exceptionnel : River Phoenix, disparu trop tôt. Plus qu'un interprète se fondant dans ses personnages ou jouant avec justesse, il apporte à ses rôles une inquiétude, une instabilité qui n'appartiennent qu'à lui et qui font de chacun des films dans lesquels il apparaît, un autoportrait.

12h30-13h30 : Pause déjeuner

13h30 : Présentation et projection du film de Vincent Paronnaud et Marjane Satrapi, PERSEPOLIS

15h30-17h30 : Intervention de Marc Jousset, « Une expérience de directeur artistique ».

Producteur exécutif de l'animation et directeur artistique de Persepolis, j'ai été le lien entre Marjane Satrapi, Vincent Paronnaud et l'équipe technique composée d'une centaine de personnes. J'ai proposé les solutions techniques qui devaient rentrer dans un cadre budgétaire et satisfaire les attentes artistiques des auteurs. Mon rôle a été de trouver une cohérence entre tous ces paramètres ; artistiques, techniques, financiers et bien sûr humains.

Axes développés pendant l'intervention :

- Respect du l'univers graphique de Marjane Satrapi,
- Adaptation de la BD en film d'animation et ses conséquences narratives,
- L'incidence des choix techniques sur la finalité artistique du film,
- Cohérence entre un traité graphique minimaliste et un propos basé sur des faits réels,
- Processus de fabrication,
- Elaboration du jeu des personnages du film,
- Particularité du montage dans le film d'animation,
- La place de Persépolis dans le film d'animation.

L'intervention sera ponctuée et se terminera par des questions/réponses.

Mercredi 12 octobre 2011

8h00 : Accueil des participants et émargement

(Attention : l'émargement se fera exclusivement entre 8h00 et 8h30)

8h30 : Présentation et projection du film de Mario Monicelli, LE PIGEON

10h30 – 12h30 : intervention de Rochelle Fack, « Habemus Pastas ! ».

« *Le Pigeon* est une épopée picaresque et absurde, qui met en scène des personnages délicieusement singuliers. Affairés à planifier le hold-up qui les rendra prospères, sept hommes plus ou moins hors-la-loi sont l'occasion d'une galerie de portraits à mi-chemin entre le cabinet de cire, la caricature de Daumier, et le réalisme, quand il est acerbe et même, bouffon, de certains films de Jean Renoir. C'est que ces misogynes amoureux, orphelin pragmatique, vagabond fataliste, frère autoritaire ou artiste que les pleurs de son nouveau-né angoissent comme une jeune maman, n'ont qu'une seule chose en tête : le bon déroulement de leur plan, dont ils débattent comme d'une espèce de réalisation esthétique, que la caméra de Monicelli encourage de ses amples mouvements, et assiste avec une ironie clémente dans de longs plans d'ensemble à la grande profondeur de champ.

Déployée par un scénario précis et périlleux, écrit à quatre mains, la comédie entraîne d'abord dans les quartiers populaires d'une banlieue de Rome, puis se charge progressivement de gravité métaphysique. Car ces protagonistes provoquent une curiosité pour le monde auquel ils appartiennent, autant que pour celui dont ils rêvent, deux mondes que Mario Monicelli suspend entre la farce prosaïque et la poésie, réservant à son film une fin digne d'un conte philosophique, où se profile ce qu'il y a dans le cinéma italien, jusqu'à très récemment, de tellement éloquent : les revendications, lyriques et fulminantes, de personnages à mi-chemin entre tragique et clown, des films de Pasolini, de Ferreri et de Moretti. »

Les intervenants

Rochelle Fack a publié deux romans aux éditions P.O.L : *Les gages* (1998) et *Ecartée* (1999), ainsi qu'un essai aux Editions Yellow Now sur *Hitler, un film d'Allemagne* de Hans-Jürgen Syberberg, intitulé *Show People* (2008). Enseignante et critique de cinéma, elle a notamment écrit pour les revues *Trafic* et *Cinéma* sur Fassbinder, Ferreri, Straub, Dwoskin et Syberberg. Ces deux derniers ont fait l'objet de sa recherche universitaire. Elle intervient régulièrement dans le cadre de *Lycéens et apprentis au cinéma*.

Charlotte Garson est critique aux *Cahiers du cinéma* et à la revue *Etudes* depuis 2001, ainsi que sur France Culture. Intervenante en salles, elle est l'auteur des livrets *Lycéens et apprentis au cinéma* sur *Certains l'aiment chaud*, *Les demoiselles de Rochefort*, *Adieu Philippine* et *French Cancan* et des livres *Jean Renoir* (Le Monde/Cahiers du cinéma), *Amoureux* (Cinémathèque française/Actes sud) et *Le cinéma Hollywoodien* (Cahiers du cinéma/CNDP).

Marc Jousset est acteur, producteur délégué et exécutif, directeur de production et gérant de *Je suis bien content*, studio d'animation et maison de production d'animation fondé en 1996 à Paris qui se distingue par la production de nombreux courts et longs métrages d'animation. Il y a notamment supervisé la production de *Persepolis*.

François Niney est philosophe, critique et enseignant de cinéma (à Paris 3 et la Femis). Fondateur de *Documentaire sur grand écran*. Auteur notamment de *L'Épreuve du réel à l'écran* (De Boek, 2002) et *Le documentaire et ses faux-semblants* (Klincksieck, 2009). Il réalise également des documentaires : dernier paru *Marcel Ophuls, parole et musique* (in *Veillées d'armes*, Arte Video, 2006).

Stratis Vouyoucas est réalisateur de documentaires et de courts métrages, metteur en scène de théâtre, monteur. Il intervient régulièrement dans le cadre de *Lycéens et apprentis au cinéma* et de classe à PAC. Il enseigne également l'histoire du documentaire à l'ESEC.